

XYZ. La revue de la nouvelle



Le temps des cerises

Jacques Chessex

Auteurs suisses

Number 17, February–Spring 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3133ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chessex, J. (1989). Le temps des cerises. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (17), 18–20.

Le temps des cerises

Jacques Chessex

Dimanche soir 25 novembre. J'entre au café du Lausanne-Moudon. Toute la journée a brillé l'or, il y a eu dans les arbres une clarté douce, du miel dans le bleu du ciel et quel silence, peu de moteurs, des cavaliers trottaient dans les rues, le soleil luisait sur les juments, les gamins tournaient à bicyclette, pour un temps la ville a ressemblé à un gros bourg où flottaient des odeurs de cuisine et de cave à vin devant les cafés dont les portes battantes jetaient des bouffées de vieil accordéon. Donc j'entre au Lausanne-Moudon et je vois, au bout de la salle, une table somptueuse comme une peinture parce que sur la nappe des cuivres de toutes tailles, pavillon renversé, sont posés parmi les bouteilles et les scintillants verres. Une dizaine d'hommes, la figure rougie par la chaleur et le diable du vin, rient et trinquent au centre du bruit. L'assistance admire beaucoup les fiers instruments, les larrons le savent, l'air modeste sous le regard vif qui jauge et voyage dans la foule. Le vin coule à flots. Sur la salle brûlotte une petite folie angélique. Sur la salle flambe encore l'air doré de la Saint-Martin, et ce clair jour de novembre avant la neige annonce la couleur de l'hiver. Il y a une fraternité revenue, la caverne est ouverte, on s'est engouffrés tous ensemble dans les tas de pierreries d'Ali-Baba. Qui nous rendra les fastes de l'origine? Qui nous guérira des cahots, de l'esquive, des suintements des plaies, qui nous rendra la pointe du glaive de Gabriel comme le flamboiement de l'au-delà? Trop de regards fusillent les musiciens pour qu'ils résistent à leur attaque. — Salut Maret! Salut son frère! Ils se sont levés les deux, ils font un signe de tête aux autres, ils empoignent leur soleil, les voici qui portent l'instrument à la bouche, qui pincent les lèvres, qui entonnent. Aussitôt la magie. On verse dans l'adorable langueur des fanfares où reviennent les chasses d'avant, les rôderies à travers les villes claquantes de drapeaux, les déclarations d'amour au fond de la cantine des bals de village, quand la rose commence à mollir sur la gorge de la fille et le feston du corsage court comme une rivière autour de son cou, et la tempe est humide, les

cheveux s'y collent, le grain de beauté sur la lèvre est l'île où l'on voudrait se reposer la bouche une bonne fois pour toutes avant la mort. Eugénie! Eugénie! Oh que vous étiez droite et nouvelle quand le bugle et l'ophicléide et le trombone filaient et modulaient le désir comme un troupeau de sauvages muscles, de fibres violentes au fond de l'ancre. Taureaux et mésanges! La forêt se referme sur le seul chemin que j'aurais pu prendre, Eugénie. Je suis mauvais et mortel, je n'ai pas d'ailes. Ailleurs un dieu foule une prairie, les Alpes réverbèrent le front des élus. Et moi, qui me rendra mon âme? Qui soufflera dans la trompette où reconnaître la corne unique? Une nuit, de la crête en flammes, l'étincelle tombera sur mon lit encombré de cahiers d'écolier.

Les musiciens s'étaient rassis et leurs airs creusaient encore leur puits dans mon faible crâne. Une gêne silencieuse s'était enluee entre chacun des ludions présents. Le chef s'essayait la langue dans son mouchoir puis il soufflait à coups brefs dans l'embouchure de son cornet pour égoutter la salive. Maintenant il se levait et proposait de jouer tout ce que l'assistance voudrait. C'était bien tombé. Quelqu'un a crié: *Le temps des cerises!*

Les accords ont secoué les corps et les cœurs. C'est beau, une fanfare, le dimanche soir, quand le tuba soutient le trombone. La trompette, le cornet, le cor partent dans le grave, des groupes reprennent en chœur et l'enfantine tendresse des grappes de fruits brille aux branches d'un début d'été, dans l'après-midi vert où monte l'odeur des foin coupés. Eugénie, fille calme, au fond de l'enfance c'est toi qui portais les cerises rouges à tes oreilles comme deux petits soleils pulpeux qui illuminent jusqu'à la nuit. Oh l'écho des musiques dans le bois où les branches craquent sous le pas de deux errants qu'apaise enfin la fraîcheur. Salut merle moqueur. Mais oui ton rire perlé, ta flûte, tes trilles aux branches du sapin resteront source intarissable dans nos têtes. Maintenant une baignoire d'herbe accueille deux corps sans impatience. Les mains se trouvent, le front s'est approché de la joue, et pèse, et s'éloigne, et pèse encore sur l'autre front... Eugénie, tu montrais tes yeux de myosotis, tes yeux d'étoile bleue dans la nuit où montait le croissant d'Orient. Il y a des tourbillons de bonheur dans le gosier de l'oiseau. Un bouillonnement devenu serpent, et fifre, et violon vert: fil qui glisse, qui se casse, qui s'enroule au soir et vient briller sur le visage d'Eugénie. Ton souffle est tiède, mon amour. Tes seins ronds, mon amour. Tes épaules fines ont la vigueur des jeunes arbres. Ton ventre est lisse, mon amour.

La toile de ton blue jean grésille sous mon pouce, tes pieds sont nus dans mes pieds nus. Tes cuisses fuient comme des truites...

Après *Le temps des cerises*, silence stupide. Puis l'orchestre a joué *La mer*, des valse, des marches militaires. On criait, on se levait, des têtes surgissaient comme des masques, des cheveux jaunes, des crânes et des chapeaux, des yeux mouillés, des dents écartées sur des trous roses, le rire roulait, orage multiple. Les instruments retournés sur la table, les bonshommes ont commandé des pieds de porc qui sont arrivés fumants et ruisselants de sauce rouge sur un grand plat d'aluminium. Alors il s'est passé quelque chose d'étrange: les musiciens ont commencé par se jeter sur la nourriture mais ils avaient trop envie de jouer, le bec plein ils empoignaient leur instrument, ils se hâtaient d'engloutir le cochon; tour à tour ils lèvent leur bugle, et seul, à deux, à trois, ils lancent leurs notes puissantes dans la trompe où circule l'odeur de la charcuterie comme dans un tuyau d'orgue bourré de boue. Moi le bécasson je bée, je pleure, je suffoque agréablement dans le raffut, je circule d'œil en chaîne de montre, d'oreille tortillonnée en groin fouineur, et sous ma curiosité la mâchoire de la mélancolie grignote déjà dans mon cœur parce qu'il faudra mourir au monde. Crever derrière une vitre dépolie. Pourrir en boîte. Allons. C'est pour une autre fois. Les bouteilles défilent sur la table, les contes continuent, il y a encore des jours derrière la lune et la serveuse a la plus belle poitrine du quartier. Adieu pourtant, Eugénie, fille tranquille au regard d'astre et de mémoire. Eugénie, toi et moi, on aurait pu être deux autres, et j'aurais tenu ta longue main comme un scapulaire dans mes paumes. Adieu, temps des cerises. Ce soir la profonde voix roucoule et les petits os des pieds de porc se reflètent comme une promesse guillerette dans le pavillon bosselé des cuivres.

Jacques Chessex. Né à Payerne (Vaud) en 1934. Vit à Ropraz, dans le Haut Jorat. Professeur au Gymnase de la Cité, à Lausanne. Poète, nouvelliste, romancier, essayiste. La plupart de ses livres ont été publiés par Grasset, dès 1971. Parmi les recueils de nouvelles, citons *Le Séjour des morts* (1977) et *Où vont mourir les oiseaux* (1980). Parmi les romans et les récits: *Carabas* (1971), *l'Ogre* (Prix Goncourt, 1973), *l'Ardent Royaume* (1975), *les Yeux jaunes* (1979), *Judas le transparent* (1982), *Jonas* (Ruban de la Francophonie, 1987). Parmi les poèmes: *le Calviniste* (1983). Les contes: *le Renard qui disait non à la lune* (1974) et *Marie et le chat sauvage* (1979). À consulter: Jérôme Garcin, *Entretiens avec Jacques Chessex* (La Différence, 1979); Jérôme Garcin et Gilbert Salem, *Jacques Chessex, un dossier de lectures* (L'Aire, 1985).